

PERSE ET NÉRON

PAR

I. K. HORVÁTH

(Budapest)

Les représentants de la science bourgeoise, qui sont arrivés à des résultats appréciables quant à l'explication philologique des textes de Perse¹, ont cependant perdu de vue Perse, l'homme de son temps. La plupart de ces auteurs cherchent dans son éducation stoïcienne la clef du caractère de l'homme et celle de la personnalité du poète. Fr. Villeneuve estime qu'il n'est même pas impossible que l'étude de la philosophie stoïcienne ait été traditionnelle dans la famille de Perse, puisque, depuis Panaetius, cette étude rentrait dans les habitudes des familles aristocratiques romaines². Plus tard, quand il se fut éloigné de sa famille, Perse continuait de vivre dans l'atmosphère un peu âpre, mais d'autant plus claire, de la philosophie stoïcienne: il était entouré d'hommes — philosophes de marque et amis de haute condition — qui étaient fiers de leurs mœurs stoïciennes et méprisaient avec l'orgueil du philosophe stoïcien le monde grouillant et corrompu. Aussi le jeune Perse s'est-il formé comme une plante de serre chaude, un philosophe de cabinet, qui ne connaissait le tourbillon vivant et bariolé de la vie que reflété par le miroir de la philosophie; les règles strictes du stoïcisme, qui étaient si proches de son caractère renfermé, devenu encore plus prévenu par son « éducation féminine », lui ont obscurci la vue de la réalité. On se plaît aussi à peindre Cornutus, son maître adoré, comme une personne de cette trempe. « Au demeurant, il semble avoir été surtout homme de cabinet, et son action . . . ne s'exerçait jamais mieux que dans des causeries intimes avec un petit nombre de

¹ Je pense surtout à l'immense monographie de Fr. Villeneuve, *Essai sur Perse*, Paris, 1918, et au commentaire volumineux de notre G. Némethy, *A Persii Flacii satirae*, Budapest, 1903.

² Fr. Villeneuve, *op. cit.*, p. 24: « Il n'est pas impossible que l'étude du stoïcisme ait été traditionnelle dans la famille de Perse. Depuis l'époque déjà lointaine où Panaetius avait initié à la philosophie du Portique Scipion Émilien et son cercle, beaucoup de membres de l'aristocratie romaine, répudiant le préjugé national qui voyait dans les philosophes des bavards ridicules ou dangereux, avaient senti qu' . . . il y avait une sorte d'accord préétabli entre les meilleures parties de l'esprit romain et les tendances dominantes du stoïcisme ».

disciples aimés, ou même dans le tête à tête. Il n'appartenait certainement pas à cette classe de stoïciens, dont la parole familière mettait la doctrine à la portée de tous et qui, s'attachant aux principes essentiels du Portique, tendaient la main au cynisme, par dessus les subtilités d'une dialectique dont ils ne retenaient que quelques procédés fort simples d'exposition et de discussion »¹.

Si tout cela était vrai, comme la plupart des philologues semblent le croire, nous devrions admettre que les vers de Perse ne sont que des fleurs artificielles, des contemplations philosophiques abstraites, sans aucun lien avec le temps, la société, la vie, et qu'ils sont même sans rapport avec la vie personnelle du poète; et que, tout au plus, il a trouvé dans ces occupations ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur, le but de sa vie.²

Mais justement, c'est là qu'est la question: tout cela, est-ce bien vrai?

Passons sous silence la période étrusque, d'autant plus que ses effets n'ont pu guère influencer l'enfant de six ou dix ans. Acceptons la supposition qu'il soit arrivé à Rome grâce à son beau-père, second mari de Fulvia Sisennia, pour commencer les études plus sérieuses sous la direction du grammairien Remmius Palaemon et du rhéteur Verginius Flavus. Ces deux pédagogues, qui étaient-ils? Bien sûr, ils n'étaient pas des esprits originaux, des créateurs de leur temps, mais ils savaient à merveille enseigner aux jeunes gens âgés de dix à quinze ans les connaissances essentielles, c'est-à-dire: leur apprendre les secrets des lettres, de la poétique, de la rhétorique et les notions philosophiques préliminaires. Mais, sur ces deux maîtres, la tradition antique nous rapporte certains faits singuliers. On prétend que Palaemon n'était point l'incarnation des vertus stoïciennes, et qu'en outre son activité de pédagogue — d'ailleurs mal cotée — était regardé d'un mauvais œil par les empereurs. Il paraît que Tibère et Claude l'ont tous les deux condamné à cause de ses débauches et de sa conception licencieuse de la vie, et qu'ils étaient d'avis que Palaemon était le dernier homme à qui ils auraient confié l'éducation de leurs enfants³. On rapporte également des choses bien intéressantes sur l'autre maître qui dirigeait les études du jeune Perse. Il jouissait d'une bonne réputation même à la cour de Néron, et le nimbe qu'il devait à son éloquence provoqua la haine de Néron; il fut mêlé à la conspiration de Pison, et après la découverte de celle-ci, il fut exilé, comme son ami, Musonius Rufus, qui, lui aussi, était probablement en contact avec le jeune Perse⁴. Quant à cet exil, nous n'en savons rien, hormis le fait en soi. Mais Villeneuve lui-même, qui essaie de prouver l'apolitisme des œuvres de Verginius, se voit contraint d'admettre que « ses enseignements sont devenus suspects aux yeux de Néron », — ce qui nous suffit pour le moment⁵.

A seize ans, Perse, quittant l'école de rhétorique de Verginius, alla chez Cornutus, qui commença son instruction philosophique, en l'introduisant aux mystères des « hautes sciences ». Il est sans doute vrai que Cornutus était un philo-

¹ Fr. Villeneuve, *op. cit.*, p. 51.

² Cf. *Satire III*, vv. 66—68:

*Discite, o miseril et causas cognoscite rerum;
Quid sumus et quidnam victuri gignimur, ordo
Quis datus aut metae qua mollis flexus et unde?*

³ Fr. Villeneuve, *op. cit.*, p. 8.

⁴ Cf. Tacite, *Annales*, XV, 71.

⁵ Fr. Villeneuve, *op. cit.*, p. 21.

sophe au caractère doux, renfermé; pourtant, nous connaissons quelques faits qui font réfléchir. Nous apprenons, par exemple, que le maître prudent, qui proposa lui-même à la mère de Perse de supprimer les prémices du poète mort en pleine jeunesse, et qui s'efforça d'enlever toute actualité politique aux satires destinées à la publication, — ne put échapper à son sort; après le complot de Pison, il fut exilé pour un bon mot. Il paraît qu'au cours d'une conversation, on posa une question sur l'étendue que devait prendre l'*Histoire Romaine* en vers, préparée par Princeps. Les hétaires proposèrent qu'elle eût quatre cents volumes [= rouleaux], ce que Cornutus trouva trop long. Quand elles mentionnèrent l'exemple de Chrysippe qui avait écrit des poèmes encore plus longs, Cornutus leur répondit: « C'est vrai, mais les livres de Chrysippe ont servi à l'humanité! »¹. Peu importe si cette histoire est vraie, ou si elle n'est qu'une anecdote. Toujours est-il que le plus influent des trois maîtres de Perse, Cornutus, fut exilé à cause de la rancune de Néron.

Mais voyons le cercle des amis, des connaissances du poète. C'est un fait connu que Lucain et Sénèque furent les victimes de Néron. Sur les poètes Caesius Bassus et Calpurnius Statura, tout comme sur les philosophes Agathurnus et Petronius l'Aristocrate, nous ne savons presque rien. Mais nous en connaissons deux, qui étaient les amis les plus intimes de Perse: Servilius Nonianus, qui — selon la *Vita* — lui servit de père et Thræsea qui fut lui aussi, pendant dix ans, un ami quasi paternel². Tacite écrit de Servilius qu'il tomba victime d'un procès de lèse-majesté³, et il importe peu si cette personne était identique à l'ami de Perse, ou bien — comme on le suppose — au père de celui-ci. Quant à Thræsea on sait par Suétone que Néron le détestait à cause de son air trop morose pour un pédagogue⁴. Il se peut que le philosophe n'ait pas été « l'ennemi systématique » du régime de Néron — comme l'écrit Villeneuve, et comme les spécialistes s'occupant de ces questions l'affirment à tout propos —, mais on doit convenir que les doctrines stoïciennes représentées par Thræsea sont devenues des formes spéciales et pas malhabilement conçues, de l'opposition contre Néron, et que le Princeps, quoiqu'il vit d'un mauvais œil les propagateurs de ces thèses, ne les a pas longtemps poursuivies, s'avisant que l'intolérance contre cette forme masquée de l'opposition pourrait déclencher une résistance ouverte et violente.

Le jeune Perse était le disciple ou plutôt l'ami de ces hommes, dans un temps où le fameux mot d'ordre: *difficile est satiram non scribere* devenait de plus en plus actuel. Les gens de haute condition, enthousiastes du stoïcisme qui prêchaient le calme « inébranlable » et la « liberté intérieure », pouvaient se renfermer pour un temps plus ou moins long au milieu des livres, avec aux lèvres le nom sacré de la plus haute vertu; ils pouvaient se fourrer la tête dans le sable aride des réflexions; tôt ou tard, la vie elle-même devait les contraindre à répondre à des questions réelles, et si ce n'était pas la vie, c'était peut-être une lettre de cachet de Néron. La retraite était devenue une pose, et les paraboles philosophiques allaient servir, quoique pas toujours et pas en général, à couvrir une critique

¹ Cf. Dion Cassius, LXII, 29, 2.

² *Coluit, ut patrem, Servilium Nonianum*, cf. G. Némethy, *op. cit.*, p. 13, et *Idem decem fere annis summae dilectus a Paeto Thræsea*...; cf. G. Némethy, *op. cit.*, 14.

³ Tacite, *Annales*, III, 22.

⁴ Suétone, *Néron*, XXXVII.

sociale. Perse avait pu beaucoup apprendre de ses maîtres et de ses amis. Et, bien sûr, il réagissait comme il l'avait appris d'eux. Il n'était pas — et il ne pouvait pas l'être — « l'ennemi systématique » du nouveau régime. Les idées nouvelles, la promesse d'un ordre nouveau et plus juste, manquaient encore. Les germes des idées nouvelles sommeillaient tranquillement au sein de la société. Que pouvait-il faire lui, le poète? Se cachant derrière des philosophèmes appris, il critiquait le régime et la victime de celui-ci: l'homme qui aboutit à une impasse.

On ne peut guère s'y méprendre, et il est peu probable qu'il y ait eu un seul contemporain qui, en lisant, par exemple, les vers célèbres sur le tyran sanglant, n'eût pensé à Néron:

*Magne pater diuum, saeuos punire tyrannos
Haud alia ratione uelis, cum dira libido
Mouerit ingenium feruenti tincta ueneno:
Virtutem uideant intabescantque relictam!*¹

La vertu (*uirtus*), qui était la devise des Catons luttant contre la tyrannie et qui était dirigée contre le « *saeuus Tyrannus* », est pourvue dans le dernier vers d'un accent tout particulier: l'image « du tyran qui pâlit voyant la vertu abandonnée », est un coup de dent bien dissimulé, mais d'autant plus cruel, à l'adresse de Néron, qui — comme on le sait — au commencement de son règne, sous l'influence du philosophe Sénèque, avait été un souverain tolérant et patient, et n'était devenu un despote de plus en plus capricieux et féroce qu'au cours de la deuxième étape de son règne, c'est-à-dire justement à l'époque qui nous intéresse. La liberté de la parole — qui existait tant bien que mal précédemment — commençait d'être dangereuse pour la vie de celui qui avait l'audace de s'en servir. Le poète y fait allusion dans les demi-phrases des dialogues pétillants de la première satire:

*Nam Romae est quis non... Ac si fas dicere...!*²

« Si je pouvais ouvrir la bouche! » — soupire Perse. Il ne put l'ouvrir. Il ne faisait que des allusions, comme tous les autres. Que ces demi-phrases, ces boutades et ces bons mots à demi prononcés aient été dirigés contre Néron, on peut en douter dans certains cas, mais les nombreux lieux suspects, dans leur totalité, le prouvaient suffisamment, même si les coups de dent contre Néron n'y étaient pas démontrables d'une manière concrète. Récemment, par exemple, R. Verdière a porté ses soupçons sur les vers 126—130 de la première satire, y découvrant Néron sous les traits de cet homme enflé et hypocrite qui deshonne le socque de l'ancienne comédie grecque dans son manteau sale, c'est-à-dire, dans son incivilité³. Il est difficile de décider si la supposition de l'auteur est vraie ou non. Mais le nombre des passages suspects s'est de nouveau enrichi. Il y a cependant dans la première satire une allusion se rapportant sans doute à Néron, que la tradition antique (Suétone-Probus) regardait aussi comme un passage dirigé contre le Prin-

¹ *Satire III*, vv. 35—38.

² *Satire I*, v. 8.

³ R. Verdière, *Notes critiques sur Perse. Hommage à M. Niedermann*. Latomus, 11 (1952), 199 et suiv.

ceps et, par conséquence, à polir¹. Ce détail mérite que nous nous en occupions un peu plus amplement.

*Me mutire nefas? Nec clam? Nec cum scrobe? Nusquam?
Hic tamen infodiam, uidi, uidi ipse, libelle:
Aurículas asini Mida rex habet. Hoc ego opertum
Hoc ridere meum, tam nil, nulla tibi uendo
Iliade...²*

Perse vient de critiquer les rimaileries sirupeuses et maniérées, ressassant de thèmes mythologiques, sur quoi l'adversaire imaginaire lui répond qu'il vaut encore mieux écrire des vers de cette sorte que de « déchirer les oreilles tendres avec la vérité de la réalité mordante »³, parce que les grands (*maiores*) pourraient s'en offenser. En apparence, il ne s'agit que de la paraphrase d'une satire d'Horace⁴. Horace, lui aussi, discute la même matière avec le vieux maître, Trebatius, et — en citant Lucile — il réclame la liberté pour l'art satirique, tout comme le fait Perse; tout au plus ce dernier peut-il se reporter à ses deux prédécesseurs. Les expressions mêmes sont presque identiques; or, on ne peut douter de la conscience de « l'évocation des prédécesseurs ». Le sage Trebatius veut préserver Horace du même péril⁵, par lequel l'adversaire imaginaire de Perse veut l'effrayer⁶. Mais cette citation, presque littérale, est bien significative. C'est que les expressions de Perse contiennent une critique beaucoup plus claire et plus générale que celles d'Horace. A la place de « l'ami d'entre les grands » nous trouvons chez Perse toutes les couches « des grands » (ou plutôt: « des puissants »!); ainsi, ce que chez Horace pouvait signifier que les rapports familiers avaient empiré, revêt chez celui-là l'aspect d'un danger politique. Trebatius met en garde le poète contre le danger d'offenser des amis par « un vers désolant », tandis que l'adversaire de Perse veut l'empêcher de prononcer « la vérité mordante ». La différence entre le *tristi laedere uersu* et le *mordaci radere uero* est saillante, tant par le contenu que par la nuance. Tout cela, ne serait-il que le jeu du hasard? ! Ou bien Perse, était-il plus agressif par tempérament qu'Horace? C'est encore plus absurde. Il nous reste une troisième explication possible: c'est qu'Horace, même s'il avait persiflé la société de son temps, avait été à son aise dans la Rome consolidée d'Auguste. Perse, au contraire, vivait dans des circonstances qui poussaient les meilleurs — et parmi ceux-ci le

¹ *Cuius libri principium imilatus est sibi primo, mox omnibus detrectaturus cum tanta recentium poetarum et oratorum insectatione, ut etiam Neronem principem illius temporis inculpauerit. Cuius uersus in Neronem cum ita se haberet: « Aurículas asini Mida rex habet », in eum modum a Cornuto ipso tantum nomine mutato est emendatus: « Aurículas asini quis non habet? », ne hoc in se Nero dictum arbitraretur. — Cf. G. Némethy, *op. cit.*, p. 15.*

² *Satire I*, 119 et suiv.

³ Cf. *Satire I*, vv. 108—109:

*Sed quid opus teneras mordaci radere uero
Aurículas?...*

⁴ Cf. Horace, *Satire II*, 1.

⁵ Cf. Horace, *Satire II*, 1, 61—62:

*... metuo et maiorum ne quis amicus
Frigore te feriat...*

⁶ *Satire I*, vv. 108—109:

*... Vide sis, ne maiorum tibi forte
Limina frigescant...*

poète lui-même — à lever la tête contre tout le régime et contre le Princeps, incarnation de la puissance cruelle.

Les quatre vers que nous venons de citer sont l'expression fine et satirique de ce sentiment. Dans sa neuvième satire, *Boileau* révèle par une brillante imitation l'essence de leur contenu, caché derrière des allusions :

*Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.*

L'histoire mythologique de Midas est bien connue. Il nous semble qu'elle était à la mode au temps de Perse ; ce n'est pas par hasard qu'un vers, attribué à *Petrone*, traite le même sujet pour illustrer que les ouï-dire ne peuvent être enfermés entre quatre murs. Ce n'est pas la peine d'aller trop loin dans les conclusions et les suppositions : pourtant, il ne nous semble pas exclu que dans les cercles des aristocrates lettrés, intimidés par les délateurs de l'empereur, l'image du roi aux oreilles d'âne ne fût pas appliquée à Néron. Un autre fait qui devrait nous faire réfléchir, c'est que Midas avait reçu sa parure comique d'Apollon irrité justement lors d'un concours musical, où Midas, l'arbitre, avait prononcé un jugement fatal. Mais, d'autre part, on sait que c'est surtout la manie de se croire musicien et poète, qui était alors ce qui scandalisait chez le « poète sanglant ». Dans la même satire de Perse, un peu plus haut, on retrouve la mention de ce oreilles d'âne suspectes¹ : le poète estime heureux Janus d'avoir double face, parce qu'aucune main, imitant habilement les oreilles d'âne ne peut lui faire les cornes dans le dos, et l'on ne peut se moquer de lui sans qu'il ne s'en aperçoive. Ensuite, il s'adresse aux nobles², qui ne peuvent jamais être sûrs que ceux qui louent leurs vers pendant qu'on les récite ne leur font pas la grimace par derrière³.

Enfin, ce qui est suspect aussi, c'est que Perse mentionne dans deux passages⁴ l'*Ilias*, comme le représentant du nouveau style, qui ne mérite que des railleries. A propos du poème intitulé *Ilias*, le scholiaste nous apprend seulement qu'il fut écrit par *Attius Labeo*, poète sans talent du temps de Perse, qui traduisit l'épopée d'Homère en latin, s'attachant jusqu'au ridicule à la lettre de l'original⁵. Si ce fait est authentique, *Labeo* est alors tout simplement un mauvais traducteur, son œuvre ne peut figurer auprès des ouvrages représentant les genres en vogue au temps de Néron⁶, et l'épithète « ivre d'hellébore »⁷ n'a aucune signification. Nous soupçonnons cependant — et à juste titre, nous semble-t-il — que, dans les deux

¹ Cf. *Satire I*, v. 59: *auriculas . . . albas*

² Cf. *Satire I*, v. 61: *o patricius sanguis!*

³ Cf. *Satire I*, 58 et suiv.

⁴ Cf. *Satire I*, v. 50 et *I*. v. 123.

⁵ *Labeo transtulit Iliadem et Odysiam uerbum ex uerbo ridicule satis*; et encore: *Attius Labeo poeta indoctus fuit illorum temporum, qui Iliadem Homeri uersibus foedissime composuit*. Cf. G. Némethy, *op. cit.*, p. 58.

⁶ Perse mentionne l'*elegidia*, c'est-à-dire le genre de petits poèmes amoureux et subjectifs, préféré par les poètes de son temps. Cf. *Satire I*, v. 51.

⁷ Cf. *Satire I*, vv. 50—51:

. . . *Non hic est Ilias Atti
Ebria ueratro?*

cas, c'est l'*Iliade* de Labeo qui reçoit les coups ironiques du satiriste à la place d'un autre poème — peut-être en préparation — traitant de la destruction d'Ilion, que le poète avait trouvé risqué de nommer. On connaît la tradition antique, selon laquelle, à la clarté splendide et effroyable des maisons brûlantes de Rome incendiée, Néron, costumé en acteur, aurait chanté dans la cour de son palais, l'histoire de la destruction d'Ilion, très actuelle à ce moment-là. Laissons ouverte cette question, de même que nous n'avons pas tiré de conclusions définitives quant à la possibilité d'une légende suivant laquelle Néron = Midas. Nous nous contentons de constater que les quatre vers cités sont suspects, parce qu'ils semblent se rapporter à Néron de la première jusqu'à la dernière syllabe; aussi nous paraît-il probable que tout ce passage fasse allusion à Néron.

Or, on peut estimer, à ce qu'il nous semble, qu'un poète qui prit sur soi les risques que tout cela pouvait comporter, n'était pas étranger aux problèmes sociaux et politiques de son temps.
